

Je me suis réveillé au milieu de mes vomissures,
une joue constellée de corn-flakes, sur les tomates
de la cuisine de Rérence.

Il faisait jour. Je me suis levé avec précaution.
Terence semblait ne pas avoir bougé d'un pouce.

Je ne me suis pas approché de lui. Je ne vou-
lais plus voir son horrible visage mutilé. Je ne l'ai
observé que du coin de l'œil.

Il était parfaitement immobile. Sa bouche ne
dégageait plus de mousse. Il regardait fixement le
plafond.

Je n'ai pas vérifié s'il respirait encore.
Ma montre indiquait midi.

Mon frère se mariait à onze heures et il était
midi. Trop tard.

Je me suis passé la tête sous l'eau froide dans
l'évier. J'ai fermé le robinet assez rapidement mais
je suis resté penché en avant au-dessus du bac. J'ai
attendu que mes cheveux et mon nez cessent de
ruisseler.

Puis j'ai redressé la tête.

Et je me suis dirigé sans hâte vers la fête.

Des planches avaient été posées sur des tré-
teaux dans le jardin de mes parents.

Il faisait beau.

Un tas de gens bavardaient debout en levant
le coude.

M. Listrac. Le pharmacien. Les gars de la scie-
rie. Les collègues de mon frère. Les employés de
M. Listrac. Avec leur femme. Leurs enfants.
Mon père en costume. Sonia dans une robe
blanche.

Je ne voyais pas Frédo parmi les convives.
Ma mère remplissait les verres.

— Martial... elle a dit en faisant des yeux de hibou. Te voilà enfin !

Je lui tournais déjà le dos pour me diriger vers la maison.

Arnaud m'a rattrapé et s'est planté devant moi :

— Où tu étais, bon sang ?

Je ne lui ai pas répondu mais il a dû comprendre.

— Tu ne félicites pas le marié ? il a lancé pour éluder sa question précédente.

Je ne voulais surtout pas le serrer dans mes bras alors je lui ai montré le surêtement sale que je portais :

— Je vais d'abord me changer...

Trois de ses camarades jouaient aux fléchettes devant la maison.

— Où est votre saloperie de contremâtre ? je leur ai demandé.

Ils m'ont fusillé du regard.

J'ai reformulé ma question :

— Où est Frédo ?

L'un d'entre eux a désigné l'intérieur de la baraque :

— Il a déjà trop bu... Alors il doit être en train de pisser !

J'ai ouvert la porte des toilettes avec tant de fureur que j'en ai brisé le loquet contre le mur. Mais les toilettes étaient vides.

J'ai traversé toutes les pièces sans le trouver.

Frédo était nulle part.

Si.

J'ai voulu ressortir en passant par le garage et il était là, face à l'établi, le froc baissé, les jambes nues de ma sœur autour de la taille.

Il me tournait le dos.

J'ai saisi le premier truc qui m'est tombé sous la main, une pelle, une vilaine pelle bien lourde, je l'ai empoignée par le manche, avec les deux mains, j'ai assuré ma prise et j'ai plié les bras au niveau des coudes pour la soulever de biais et la caler contre mon épaule gauche.

Il suait et je pouvais voir ses veines torsadées enfler sur sa large nuque.

Je me suis avancé, évaluant approximativement la bonne distance, j'ai pivoté d'un quart de tour pour prendre suffisamment d'élan et j'ai frappé avec la pelle comme avec une batte. Un coup et un seul. Un coup si violent que la pelle a sifflé en fouettant l'espace. Son tranchant métallique a pénétré dans le cou de Frédo avec une facilité déconcertante. J'ai cru que ça allait carrément le décapiter mais la pelle s'est arrêtée dans un grand craquement en butant contre ses vertèbres cervicales. J'en ai lâché le manche.

La tête de Frédo a fini par basculer sur la droite, libérant la pelle coincée dans les chairs de son cou, ouvrant une plaie béante par laquelle des geysers de sang se sont mis à fuser de sa carotide. Il s'est écroulé par terre alors que son sang continuait d'asperger le mur et ma sœur a commencé à hurler.

Un marteau traînait sur l'établi.

Les cris de ma sœur me vrillaient les tympans alors je me suis emparé du marteau et je l'ai abattu sur sa bouche jusqu'à ce qu'elle se taise.

Ça a commencé quand je me suis saisi de cette pelle et, moins d'une minute après, Frédo gisait par terre avec la moitié de la tête arrachée et je tenais un marteau et les mâchoires de ma sœur étaient brisées en plusieurs morceaux.

Après ça, je ne sais pas, tout s'est enchaîné naturellement.

J'ai gardé le marteau à la main et je suis retourné dans le salon.

Le fusil de chasse de mon père était suspendu en travers de la cheminée.

Je ne l'ai pas tout de suite décroché.

Je suis d'abord allé chercher les cartouches. Mon père les rangeait dans un tiroir du cellier. Juste à côté de celui où ma mère mettrait les épingles à linge. J'ai traversé la cuisine et j'ai ouvert le tiroir et j'ai pris toutes les cartouches qu'il y avait dedans. Des rouges et des vertes.

Je les ai glissées dans les poches de mon pantalon de surrêtement. Il y en avait tant et elles pesaient si lourd que mon pantalon a failli me tomber sur les genoux. J'ai dû retenir son élastique en plaquant une main contre ma taille pour regagner le salon sans trébucher.

Le fusil était un vieux Beretta, calibre 12, double canon et double détente.

Il fallait faire pivoter un petit levier au-dessus de sa culasse pour le casser en deux afin de le charger.

Mon père m'avait montré.

Mon père me l'avait aussi fait épauler à de nombreuses reprises quand je l'accompagnais à la chasse.

Mon père m'avait même laissé tirer sur un lièvre qui avait détalé devant moi à l'improviste.

Sauf que l'animal zigzagait trop vite. Je l'avais manqué et j'avais eu droit à une calotte pour les deux carrouches gaspillées.

Je m'étais rarement servi du Beretta tout seul. Mais quelquefois. En cachette. J'avais une fois pulvérisé une pomme en tirant dessus à bout portant. J'avais une autre fois fait feu sur un poteau téléphonique. J'avais encore une fois visé un chat, de loin, je pensais que je ne parviendrais pas à le toucher mais les charges lui avaient emporté les deux pattes avant.

Mon père ne chassait plus.

Il ne décrochait désormais cette arme que pour la nettoyer. Astiquer son fût en noyer. Graisser ses rouages. Huiler son canon. La bichonner.

J'ai posé le marteau sur la poutre de la cheminée. J'ai dégagé le fusil des deux clous sur lesquels il reposait.

Et, gardant toujours une main sur mon pantalon pour le maintenir autour de ma taille, je suis monté au premier étage.

La chambre de mes parents donnait sur le jardin. Sur les tables couvertes de bouteilles. Sur les gens qui semblaient être tous bien partis pour brinner sans se soucier de Terence.

Je me suis installé près de la fenêtre et j'ai regardé.

J'ai vu l'agneau embroché qui tournait au-dessus des flammes. J'ai vu mon grand-père liser son noeud papillon près du feu. J'ai vu des gamins courir autour des hortensias. J'ai vu Arnaud tâter le cul de Sonia devant tout le monde. J'ai vu M. Listrac se frotter le ventre. J'ai vu sa Mercedes rutilante. J'ai vu le grand mur de la scierie au loin. J'ai vu Mortagne. J'ai vu la petite route qui conduisait vers le centre du patelin. J'ai vu le toit du lavoir dans lequel le père de Mongin avait congelé. J'ai vu le pharmacien taper dans le dos de mon frère. J'ai vu mon père embrasser ma mère sur les lèvres en tendant son verre si haut qu'on aurait dit qu'il voulait chatouiller le ciel.

Le cimetière et la maison de Terence étaient invisibles derrière la charmille.

J'ai aligné les cartouches à mes pieds. Dix-huit cartouches. Deux par deux...

Mon grand-père arrosait le méchoui dans le fond du jardin. Il posait de temps en temps la louche et reculait pour s'éventer avec un journal plié en quatre.

Le soleil étincelait sur la tête en cuivre des cartouches.

J'ai voulu vérifier quelque chose. Je me suis collé le canon du fusil dans le visage en glissant un doigt dans la gâchette pour voir si je pouvais me tirer dessus tout seul. Je pouvais.

Alors j'ai repris l'arme normalement.

J'ai enclenché deux cartouches.

J'ai refermé le fût.

Et j'ai ouvert la fenêtre.

11

Mon père garantissait que son Beretta pouvait faucher n'importe quel gibier à cinquante mètres.

Les tables autour desquelles se pressaient les convives étaient à une vingtaine de mètres.

J'étais dans l'encadrement de la fenêtre mais je tenais le fusil hors de leur vue.

Le pharmacien est le premier à avoir levé les yeux vers moi. Il a hoché la tête amicalement. Affichant son sourire mielleux.

Mon frère m'a fait un signe de la main. Un « coucou ». Ou autre.

Ma mère m'a montré du doigt et a dit quelque chose que je n'ai pas entendu.

Les conversations se sont éteintes peu à peu.

— Qu'est-ce que tu fabriques dans notre chambre ? s'est préoccupé mon père.

Presque tout le monde me regardait à ce moment-là.

J'ai laissé reposer le fusil contre le mur pour enlever mon tee-shirt et répondre torse nu :

— Je me change !

Les visages se sont détournés et les conversations ont repris.

Mon frère s'est approché en contrebas.

— Où est Frédo ? il m'a demandé.

J'ai aussitôt épaulé le fusil et j'ai fermé mon œil droit pour viser.

Le temps que j'ai mis pour aligner mon frère dans l'encoche du viseur m'a paru sans fin. Ça a pour-tant pas dû durer plus de deux secondes. Arnaud était toujours à la même place, dans la même position, à me fixer sans faire le moindre geste.

J'ai pressé la double détente et les deux déflagrations se sont chevauchées alors que le corps de mon frère se faisait arracher du sol par les micro-billes de plomb.

Il est tombé sur le dos deux ou trois mètres plus loin. Sa chemise était criblée de trous. Du sang lui sortait du nez et de la bouche.

Stupeur.

Plus personne ne bougeait.

Juste le mouvement de rotation de la broche dans mon champ de vision.

Et mes propres mouvements.

J'ai fait pivoter le levier du fusil pour dégager les deux douilles vides et enclencher deux nouvelles cartouches pleines par la culasse.

Le premier cri est sorti de la gorge de Sonia.

Elle s'est avancée vers Arnaud et s'est agenouillée près de lui.

Les autres ont commencé à reculer.

Sonia ne pleurait pas. Elle ne faisait que crier.

Je n'ai pas pressé les deux détentes à la fois.

D'abord une. Et puis l'autre.

Sa robe blanche s'est mouchetée de rouge quand j'ai appuyé sur la première. La charge ne l'a pas soulevée dans les airs comme mon frère, au contraire, elle lui a cloué les épaules par terre. Elle s'est mise à gigoter et à se tordre dans tous les sens. La seconde charge l'a littéralement figée, lui creusant un trou énorme dans la poitrine, comme si elle avait reçu un coup de pioche.

Panique générale autour des tables. Des mères ont appelé leurs enfants. Des pères ont pris leurs gamins sous les bras et sont partis se mettre à l'abri. Derrière un arbre. Derrière le cabanon du jardin. D'autres ont enjambé le grillage et ont cavallé vers la forêt.

J'ai balancé deux cartouches sans toucher personne. Certains sont restés à découvert, immobiles devant les tables, me fixant en attendant je ne sais quoi.

Ma mère. Mon père. Mon grand-père.
M. Listrac.

J'ai orienté le fusil dans une tout autre direction. Le pare-brise de la Mercedes a volé en éclats et son capot a sauté comme un couvercle.

Deux douilles de plus sur le sol et deux cartouches de plus dans les canons.

Je suis revenu vers les tables.

Les mêmes campaient sur leurs positions.

J'ai aligné la bassine de sangria dans le viseur. Elle a explosé. Éclaboussant de vin le costume de mon père.

Les joues grasses de M. Listrac luisaient autant que l'agneau sur la broche.

Il a précipitamment levé les bras pour se protéger la tête quand il a vu que je pointais le Beretta vers lui.

Je lui ai tiré droit dans le ventre.

Son sang imprégnait le tissu de sa chemise et des-
sinait une auréole rouge qui s'élargissait peu à peu.

M. Listrac est pourtant resté debout.

J'ai dû lui en coller deux de plus dans le buffet
pour le faire se coucher.

Il a délicatement porté les mains sur son ventre
avant de partir à la renverse.

J'ai cru voir mon père hocher la tête en guise
d'approbation quand le crâne de son ancien patron
a lourdement heurté le sol. Je ne suis pas sûr.
Plus que six cartouches à mes pieds.

Plus que quatre après avoir rechargé.

– Martial ! a brailé quelqu'un.

La voix provenait de derrière le cabanon.

Le soleil allongeaît les ombres de plusieurs per-
sonnes cachées là-bas.

J'ai tiré un coup dans leur direction pour faire
comprendre que je ne tenais pas à discuter.

La salve de plomb a fouetté les planches et
griffé le toit en tôle et les ombres se sont recro-
quevillées les unes sur les autres.

Des pleurs,

Des plaintes,

Des supplications.

J'ai abaissé le fusil un instant pour contempler
le tableau.

Mon père et ma mère statufiés.

Le corps inerte de mon frère les bras en croix.

Le corsage déchiqueté de Sonia.

Les tables désertées.

La sangria répandue sur la nappe en papier.

Les rivières de vin sucré.

Une casquette abandonnée.

Des vestes.

Un ballon.

Du sang sur les graviers.

M. Listrac dans une flaque rouge.

Quatre cartouches à mes pieds.

Plus une dans le canon.

J'ai cherché le pharmacien.

En vain.

Mon grand-père a repris la louche et a recommencé à arroser naturellement le méchoui dans le fond du jardin.

Une jambe inconnue dépassait derrière un arbre.

J'ai épaulé. J'ai visé. J'ai tiré.

De l'écorce et du sang ont giclé mais je n'ai pas su à qui appartenait cette jambe.

J'ai rechargé le fusil.

Attentif au moindre mouvement.

Sauf que rien ne bougeait.

Pour passer le temps, j'ai promené l'encoche du viseur sur mon grand-père, sur mon père et sur

ma mère, dégageant mon doigt de la gâchette par précaution.

Puis j'ai repris le ventre de M. Listrac en ligne de mire. Son ventre toujours aussi faramineux malgré les trous que j'avais faits dedans. J'ai balancé une nouvelle cartouche dans ce gros tas. Quelque chose a alors filé sur la droite du cabanon.

J'ai pivoté. J'ai ajusté la pointe du viseur dans l'axe. J'ai pressé la seconde détente.

Un gamin a reçu la décharge dans le dos.

Bastien. Neuf ans. Un cousin de Sonia.

Il aimait faire du vélo. Il pédalait comme un dératé sur les chemins. Il était un jour tombé cul par-dessus tête en voulant éviter un chien.

J'avais dû retaper son bolide tout tordu. J'avais dévoilé sa roue. J'avais redressé ses garde-boue. J'avais retendu le câble de ses freins.

Puis j'avais tout fait briller.

— Ouah! Il s'était exclamé en contemplant le résultat! On dirait un avion!

J'ai vu les camions de la gendarmerie avaler la petite route, j'ai entendu leur sirène, le canon du Beretta était brûlant et ça sentait le salpêtre dans la chambre, une odeur entêtante, les freins des camions ont crissé et au moins une vingtaine de flics se sont dispersés.

J'ai tiré une cartouche à la va-vite dans leur direction, sans prendre le temps de viser correctement, juste histoire de leur signaler ma présence et de leur coller la pression, sinon ils auraient cru me mettre la main dessus en moins de deux.

La déflagration les a surpris. Ils se sont tous jetés à terre et certains se sont carapatés en rampant sous les tables.

Il ne me restait plus qu'une cartouche, une seule, mais ils l'ignoraient.

Ils ont réclamé des renforts et ils ont alerté les urgences.

J'étais agenouillé derrière la fenêtre. J'aurais aimé avoir un fusil-mitrailleur à ce moment-là, un bazooka, ou un avion de chasse. J'avais vu des missiles tomber sur une ville à la télévision, un seul d'entre eux aurait suffi pour balayer Mortagne de la surface de la Terre, mais il ne tombait pas de missiles par ici.

Mon grand-père continuait d'arrosier le méchoui.

Mon père et ma mère se sont lentement dirigés vers les camions.

J'ai pensé à la photo de leur mariage, celle où ils ne sont que tous les deux, elle est sur le mur du salon.

J'ai pensé à un tas d'autres trucs.

J'ai pensé à la fois où j'avais croisé ce Gitan à la sortie de la boulangerie, il avait été embauché pour la saison des vendanges au château Clément, je devais avoir huit ou neuf ans, tous les scieurs le décrivaient comme un sauvage, je redoutais vraiment de le rencontrer et, quand c'était arrivé, il m'avait regardé droit dans les yeux et avait fait glisser son index en travers de son cou en prononçant une phrase étrange, « je vais te couper la veine du sommeil », puis il avait ri, voilà à quoi j'ai pensé, à cette phrase et au rire qui l'avait suivie.

J'ai aussi pensé à cette fille qui s'était assise juste à côté de moi dans le bus alors que presque toutes les places étaient libres, elle avait un petit grain de beauté sur son épaule droite, que je lorgnais, elle était jolie et, quand elle était descendue, elle m'avait souri, c'était la première fois que je la voyais et je ne l'ai jamais revue après ça, mais j'ai pensé au petit grain de beauté qu'il y avait sur son épaule, à son sourire et aux portes du bus qui s'étaient refermées sur son sourire.

J'ai pensé au but que le joueur coréen Han avait marqué contre l'Italie, pendant la dernière coupe du monde de football, en quart de finale, il avait inscrit ce but pendant les prolongations et la Corée s'était qualifiée, je n'avais jamais entendu le nom de ce pays avant cette coupe du monde, je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à ça, au visage rayonnant de Han faisant le tour du stade les deux bras en l'air.

Je ne sais pas combien de temps j'ai pensé à tous ces trucs incohérents, du haut de la chambre de mes parents, mais j'ai fini par recaler ma joue contre la crosse du fusil, j'ai orienté le canon vers le soleil et j'ai appuyé sur la détente.

Je me suis aperçu qu'il n'y avait plus de cartouches quand j'ai voulu recharger. Plus une seule. J'ai balayé les douilles vides d'une main. Puis j'ai posé le fusil et je me suis levé et j'ai enjambé la fenêtre.

Mon grand-père a lâché sa louche au même moment.

Mon père et ma mère regardaient ailleurs. J'ai basculé en avant en espérant que mon cœur éclate et que tous mes os se brisent en plusieurs milliards de morceaux mais j'ai seulement senti une douleur infernale dans le genou et une ambulance m'emporte maintenant vers je ne sais où.